

PORTRAIT DE JANIE

par

Quentin BELL¹

Elle était “la fille d'à côté”. Je logeais au n° 50 de Gordon Square, Bloomsbury; les Strachey habitaient en 51. C'est là que Lady Strachey, veuve du général sir Richard Strachey, vivait avec une multitude d'enfants. Leur foyer était cultivé, musical, littéraire, scientifique et très marqué de culture française. Lytton Strachey, au sommet de sa réputation à l'époque dont je parle, était profondément influencé par la littérature française, et sa soeur aînée Dorothy qui après la seconde condamnation de Dreyfus avait impulsivement dénoncé la France entière, épousa quelques années plus tard un jeune et talentueux peintre français, Simon Bussy. On disait de lui qu'il était “connu de l'élite et ignoré de la foule”. Cette élite comprenait Guillaume Apollinaire, Romain Rolland et Gide.

Lorsque je fis leur connaissance, Simon et Dorothy vivaient avec leur enfant unique Jane (qu'on nommait toujours, à l'écossaise, Janie) au sommet du 51. Quand on m'envoya m'instruire chez Miss Rose Paul, qui prenait une part notable à l'éducation des jeunes de Bloomsbury, Janie était confiée à la même respectable maîtresse et nous faisons chemin ensemble. Elle avait environ quinze ans, moi dix à peu près. Nous passions par St George's Gardens et là un petit détour conduisait à la tombe d'Anna Cromwell, la fille du Protecteur. Ce n'était pas un monument impressionnant, mais il avait une distinction et un charme qui faisaient défaut aux autres sépultures. J'aimais le regarder et je découvris qu'il plaisait aussi à Janie. Cela nous rapprocha, sans plus, car alors nous

1. Peintre, sculpteur, potier, critique d'art, écrivain, Quentin Bell, né en 1910, est le second fils de Clive Bell et Vanessa Stephen. Ayant enseigné les Beaux-Arts aux universités de Leeds, Oxford, Hull, enfin du Sussex, il est l'auteur de plusieurs études d'histoire de l'art : *Ruskin* (1963), *Victorian artists* (1967); d'un monumentale biographie de *Virginia Woolf*, en 2 volumes (1972), et d'un roman : *The Brandon papers* (1985).

n'avions guère d'autre connexion, et notre promenade restait plutôt silencieuse. Une fois arrivés, nous étions séparés par l'âge et les capacités. Je suivis un cours gentiment élémentaire. De ce qu'apprenait Janie je n'eus quelque aperçu que par les paroles d'adieu que lui adressa Miss Paul : il lui fut conseillé de cultiver son grand talent pour les mathématiques — lesquelles, en fait ne jouèrent pas un grand rôle dans sa vie. Plus tard, toutefois, il lui arrivait de quitter studio ou salon pour s'amuser à résoudre un problème de math. Nous devons avoir un drôle d'aspect en passant dans les rues un peu minables de notre trajet. J'étais un timide Poil de Carotte, rond de visage et de ventre, avançant gauchement dans des souliers qui avaient la malheureuse apparence que les souliers acquièrent quand leurs lacets, après maintes ruptures et réparations, ne sont jamais dénoués et qu'on se libère du tout par un coup sec. Ma camarade semblait une sorte de grand échassier, se mouvant avec la soigneuse décision d'un chat sur un pavé humide.

Sans doute des impressions ultérieures différent-elles de ces souvenirs, mais j'ai le sentiment qu'elle ne changea pas beaucoup au cours des années où je l'ai connue. De ses parents elle avait hérité les défauts : de Simon, les petits yeux noirs qui pouvaient lui donner l'air d'un chien pékinois; de Dorothy, une colonne vertébrale sinueuse. Et pourtant elle était d'une extraordinaire élégance et d'une surprenante délicatesse de structure qui pouvait faire penser aux odalisques d'Ingres : on aurait dit que ses jointures étaient privées d'armature osseuse. Elle était agile et flexible et l'élégance de son attitude se retrouvait dans sa manière subtile et sobre de s'habiller. J'ai critiqué ses yeux et ce que j'en ai dit est vrai, mais seulement si l'on pense aux moments où son visage était au repos; alors elle semblait tomber dans une désagréable rêverie qui l'enlaidissait — mais un mot pouvait la transformer, avant même de donner occasion à l'une de ses brillantes remarques, éventuellement sévères, qu'elle énonçait avec une égale force en français ou en anglais : ses yeux avaient parlé en un langage charmant et éloquent, et elle était belle.

Qu'elle eut du charme, les réactions de mon père en apportent la preuve. Admirateur enthousiaste des femmes, il était tout à fait incapable de s'intéresser à l'une d'elles si sa beauté était purement intellectuelle et morale, et par exemple tout à fait insensible aux beautés abondantes et invisibles de la mère et des tantes de Janie. Pour elle, ce fut différent. Quelques années après nos rencontres d'enfance, Janie fit régulièrement

des visites à notre demeure de Charleston qui aujourd'hui est devenue un musée d'art post-impressionniste anglais, d'art décoratif aussi. On en parle comme du "Pontigny anglais", abomination absurde, mais pas au point qu'il soit vain de rappeler qu'elle rencontrait à Charleston quelques-uns des pontignaciens qui lui étaient familiers, comme Roger Fry, Charles Mauron, et son oncle Lytton Strachey. D'autres charlestoniens restaient de notre côté du Channel — Léonard et Virginia Woolf, Maynard et Lydia Reynes entre autres. A Charleston, Janie affrontait une difficulté qu'un hôte poli ne surmonte pas aisément. Elle était invitée et accueillie par mon frère et moi. A maints égards la compagnie des adultes lui convenait mieux. C'est à peine si nous fûmes conscients du partage qu'elle faisait de son temps entre nous, les adolescents, les aînés qu'elle trouvait au studio et mon père pour un honorable flirt. Tout le monde l'aimait.

Cependant, il fallait, pour obtenir le meilleur de Janie, grandir. Assez naturellement mon frère Julien, avec deux ans d'avance sur moi, fut le premier à devenir un de ses compagnons intellectuels. Il était poète. La littérature, Janie s'y connaissait, aimait en discuter à perte de vue. Pour moi, au sortir de ma longue adolescence, je trouvais en elle une très sérieuse étudiante en art, mais je ne crois pas que nous ayons beaucoup débattu de peinture. Janie avait trouvé en son père un bon maître, guide d'un long entraînement technique. Pendant des mois elle eut à peindre des natures mortes ("still lives") où voisinaient porcelaine, oranges, verres, argent, le tout placé sur une haute table d'acajou poli et faisant miroir. Chaque note de lumière réfléchie, chaque accent de clair-obscur devait être exactement rendu. Janie y devient si diaboliquement habile, atteignant toute la perfection d'un de Heem, que son père s' alarma de sa facilité et interrompit cet enseignement. J'aurais aimé voir quelques exemples de cette virtuosité, mais elle me dit les avoir tous détruits. Elle resta une artiste accomplie quand elle eut trouvé sa propre vision. Son style était paisible, dénué d'ambition apparente, intègre, empreint d'une sincère et modeste affirmation. On y lisait de grandes possibilités qui ne se réalisèrent jamais pleinement. J'ai cru et je pense encore que, telle Dora Carrington, l'enamourée ("innamorata") de Lytton Strachey, elle donnait trop au soin d'autrui et cultivait trop peu l'égoïsme des peintres qui, comme faisait son père, ne laissent jamais les convenances des autres interférer avec leur propre travail.

Dans le conflit, à mes yeux saugrenu, qui opposait les admirateurs de Matisse à ceux de Picasso, tenant pour impossible d'admirer ensemble ces deux grands hommes, Simon Bussy qui avait été le condisciple de Matisse à l'atelier Gustave Moreau prenait vigoureusement parti en sa faveur. Janie n'étais pas indemne de cette passion factieuse, mais le tempérant par une discrète ironie à l'égard du Maître de Nice. Ce qui exigeait grand courage, car le mot vanité serait trop faible pour désigner les sentiments de Matisse quand il était lui-même en cause. Il lui paraissait impossible que sa suprématie fût d'une manière quelconque contestée. Quand donc, Simon et lui évoquant l'époque de leurs études où Simon était anarchiste, Janie demanda à Matisse si lui aussi avait alors des opinions politiques, le maître s'éclaircit la gorge, bomba le torse, et s'enveloppa de l'invisible manteau d'un génie sentencieux, avant de répondre que, jeune homme, il lui était apparu que trop de gens mettaient un frein au progrès de l'humanité, tandis que maintenant...

“Maintenant, interrompit Janie, c'est vous qui faites claquer les freins.” Il faillait y avoir explosion, mais par chance Janie ne l'avait pas critiqué en tant qu'artiste, ainsi sa faute était — tout juste — pardonnable.

Cet incident appartient à ce que je peux appeler la seconde période de notre amitié. Auparavant je suppose que je pensais à elle comme à un compagnon élégant, intelligent, délicieux, mais qui appartenait au monde de mes parents plutôt qu'au lien. Elle vivait pour l'art et l'amitié, pour la contemplation et la création, indifférente à toute politique. Quand j'en vins à passer quatre ou cinq mois à la Souco, la demeure des Bussy à Roquebrune, je notai un grand changement, Janie avait pris un intérêt féroce à la politique — à celle de l'extrême-gauche. En ces années-là, de telles conversions n'étaient pas rares. Mon frère et moi, inscrits au parti travailliste dès avant 1929, nous trouvâmes condamnés comme réactionnaires. C'était l'avis de Janie, mais contrairement à la plupart des nouveaux convertis au marxisme, elle connaissait bien son Marx.

Pour qu'une discussion soit plaisante, il faut que les disputeurs soient amis, qu'ils ne risquent pas de cesser de l'être, et que leurs points de vue, quoique différents, ne soient pas distants l'un de l'autre à tel point que la discussion devienne impossible. C'était notre cas. Janie pouvait penser — et n'y manquait pas — que la parti travailliste était incurablement bourgeois, et de plus qu'en souhaitant le Front unique, je n'améliorais guère les choses, puisque les communistes à son avis — c'est-à-dire l'avis

d'un partisan convaincu de Trotsky — n'étaient guère moins réactionnaires que mes propres camarades. Elle devait me trouver extrêmement faible en théorie marxiste, mais avec la charité qui était l'une de ses vertus, elle ménageait mes sentiments. Elle mettait certainement la barre assez haut. Parmi mes amis anglais le livre de Lénine sur *l'empirio-criticisme* passait pour le plus vertigineux sommet auquel un lecteur pouvait aspirer. Janie en faisait son affaire et avait l'énorme avantage de savoir l'allemand et de lire le russe. Je pouvais la taquiner en comparant les multiples déviations et querelles des théoriciens aux arguments byzantins sur la nature de la Trinité dont l'esprit sceptique de Gibbon faisait ses délices. Elle était à moitié prête à me l'accorder, et ne se formalisait pas vraiment de passer pour une communiste en chambre, tout à fait à l'écart des tracas électoraux et des fardeaux du travail de comité. (Comment aurions pu nous douter qu'un jour viendrait où elle s'exposerait aux dangers autrement graves de la résistance ?)

J'ai conscience qu'en cette tentative d'esquisse d'un portrait, il y a trop d'omissions. J'ai essayé de donner une idée de sa générosité, mais j'ai à peine fait allusion à son héroïsme. Aux circonstances qui m'ont tenu éloigné d'elle pendant la guerre se sont ajoutés ses silences dans les dernières lourdes années où ses parents âgés dépendaient de ses soins; et j'étais loin d'elle aussi quand une fuite de gaz l'asphyxiant dans sa baignoire lui apporta une mort navrante. Presque tous mes souvenirs de sa vie sont gais. Si étrange que cela puisse paraître, souvenirs d'amusement et de rire peuvent émerger de cette décennie de désastre, de déception et d'angoisse qui précéda les horreurs de la guerre. Parmi les nombreux amis qui, venant passer l'été à Charleston, nous réconfortaient, deux d'entre eux se détachent, prééminents : dans la vieille garde de Bloomsbury, Virginia Woolf; dans la jeune, Janie. Adaptant un propos de Richard Steele, je dirai que l'aimer, c'était progresser en humanités.